

ANTHOLOGIES ET HISTORIOGRAPHIE

Lieven D'hulst. *Cent ans de théorie française de la traduction. De Batteux à Littré (1748-1847)*. Lille: Presses universitaires de Lille, 1990. 256 pp. ISBN 2-85939-370-6. 100 FF. [Collection Traductologie.]

Wilhelm Graeber, éd. *Französische Übersetzervorreden des 18. Jahrhunderts*. Frankfurt/Main-Bern-New York-Paris: Peter Lang, 1990. 197 pp. ISBN 3-631-42894-4. DM 60,-. [Studien und Dokumente zur Geschichte der Romanischen Literaturen, 21.]

Les multiples livres consacrés de nos jours à l'histoire de la traduction fournissent une bonne occasion de méditer sur l'histoire des recherches consacrées à la traduction. La 'Science de la traduction' a commencé à prendre conscience de son existence et de ses objectifs, au moins de façon embryonnaire, à partir des années 1950-1960. Ses premiers objectifs ont été directement et presque exclusivement liés à la pratique de la traduction et, dès lors, ils ont été mis au service d'un avenir immédiat. Les questions centrales à résoudre étaient notamment: "Comment bien traduire?", "Comment enseigner à bien traduire?" La vogue de la linguistique structurale aidant, c'est principalement la linguistique appliquée qui a été chargée d'une mission d'exploration. Pendant de longues années, rien n'a paru plus incompatible avec une telle conception de la traduction que la question des traductions dites littéraires qui, de façon plutôt curieuse, a été confondue avec l'histoire des traductions.¹ Comme l'illustrent notamment les considérations de Ljudskanov, bien des choses incompatibles ont longtemps été réunies sous la seule étiquette "littéraire", étant donné la confusion entre:

- les considérations 'littéraires' des grands traducteurs de l'histoire (de saint Jérôme à Valéry Larbaud, en passant par Schleiermacher);
- la pratique de la traduction chez les traducteurs d'œuvres littéraires, canoniques ou non;
- les commentaires des chercheurs spécialisés en littérature (shakespeariens, philologues classiques, comparatistes) sur les traductions du passé.

De manière peu logique mais compréhensible, les commentaires sur la traduction qui appartenaient à l'histoire ont été envisagés comme non-scientifiques et, par conséquent, comme... littéraires. L'histoire était ainsi écartée de la recherche. Il est vrai que les recherches littéraires (et historiques) sur la traduction ont eu besoin de beaucoup de temps pour s'organiser selon des principes savants, et non plus selon le simple (?) principe du goût. Comment le dialogue eût-il été possible entre les théoriciens nouveau style et les historiens de la littérature ou les historiens tout court, qui portaient d'une toute autre conception de la traduction? C'est principalement à partir de Jiří Lev (la

version allemande, vite épuisée, souvent citée et rarement mise à profit, date de 1969) que la possibilité d'un dialogue s'est dessinée, grâce aux nouveaux cadres linguistiques et sémiotiques. Bien des dialogues de sourds se sont en fait maintenus au delà de 1975, notamment autour de l'idée que les traductions du passé, bref, l'histoire des traductions, relevaient (exclusivement) de "la littérature" et de la critique littéraire, ou - chose plus paradoxale - que l'histoire des traductions n'était d'aucune utilité pour la "théorie de la traduction". La jeune Science de la traduction prétendait avoir un avenir, mais aucun passé.

De telles positions ont été défendues jusque dans les années 1980, alors que les publications sur les traditions de la pensée traductrice commençaient à circuler. Rien d'étonnant dans la multiplication des contributions historiques de l'Allemagne, qui n'avait qu'à relire ses classiques et ses romantiques, ce qu'elle a fait notamment avec J. Störig (1959) et A. Huyssen (1969). D'autres entreprises ont à peine été remarquées dans l'univers des spécialistes de la traduction, telle la thèse de Raymond Kelly (Lyon 1957). Par contre, le livre de l'autre Kelly (Louis G. Kelly 1979) était appelé à devenir célèbre. Vers le milieu des années 1970, un des promoteurs de la nouvelle discipline, James S Holmes, avait cru opportun d'entamer sa collection "Approaches to Translation Studies" au moyen d'une anthologie plus concentrée, consacrée à une période relativement limitée à l'intérieur d'une culture déterminée (Steiner 1975). Il était clair que ce livre et sa formule allaient faire des petits. Et en effet, les anthologies de textes sur la traduction ne cessent de proliférer, signe d'une attitude nouvelle face à l'histoire. Depuis quelques années, l'exploration historique a même pris une telle expansion qu'on ne peut s'empêcher de parler d'un phénomène de mode. Il semble y avoir un lien entre l'historiographie de la traduction et le besoin de légitimation d'une discipline nouvelle. La Science de la traduction (qui est encore à la recherche de son nom officiel: Translation Studies, la traductologie, etc.) entend se donner des pères. L'historiographie de la traduction, toute jeune elle-même, n'échappe pas toujours aux pièges de l'historiographie tout court. On peut ainsi retrouver nombre de malentendus qui ont marqué l'historiographie littéraire, telles les conceptions téléologiques et la prédilection pour les "grands auteurs", tirés de leur contexte.

Beaucoup d'anthologies portent les traces d'options semblables, mais des signes évidents d'une sophistication croissante se font jour.² Les deux livres que voici appartiennent à cette orientation nouvelle et sont même de nature à mieux l'établir, voire à la redéfinir. Le regard porté sur le passé est, cette fois, à la fois microscopique et macroscopique. Le but, en l'occurrence, n'est pas uniquement de rassembler des textes qui illustrent une/des conception(s) particulière(s) de la traduction, mais de situer l'ensemble des discours sur la traduction dans une culture déterminée par rapport aux conceptions culturelles, linguistiques, littéraires etc. du moment. La traduction devient ainsi un secteur privilégié des recherches culturelles. Les deux livres sont symptomatiques dans la mesure où ils ont été préparés par des projets de recherche collectifs, ce que montre notamment la précision de l'apparat bibliographique.³ Le hasard fait qu'ils portent sur une des époques que les spécialistes de la traduction ne

cessent de retourner dans tous les sens depuis pas mal d'années. Ils illustrent qu'il y a, dans l'étude des traductions à travers les cultures, de la place pour beaucoup de monde(s) et pour beaucoup de perspectives. Si tel est le cas pour une des zones les plus fréquentées de la culture occidentale, la conclusion sera inévitablement que les secrets du discours sur la traduction commencent à peine à être découverts.

Il est vrai que les textes rassemblés ne manquent pas d'être redondants et de paraître truffés de clichés. Ne nous attendons pas tout simplement à lire des réflexions surprenantes ou uniques sur la question. L'intérêt des témoignages ne réside pas nécessairement dans leurs qualités savantes, selon les idées d'aujourd'hui. Il importe plutôt de les envisager en fonction des conventions discursives (linguistiques, morales, politiques, mais aussi génériques) de l'époque.

L'anthologie de Wilhelm Graeber retient exclusivement les préfaces du XVIII^e siècle, ou même plus généralement des extraits de préfaces. Il s'agit en l'occurrence de préfaces à des œuvres (littéraires) modernes alors que le XVIII^e siècle français honore encore ses classiques - dans lesquelles la prose est globalement mieux représentée que les autres genres. Le découpage offre évidemment des avantages et des désavantages. Il exclut d'emblée de traiter vraiment de la question de *la traduction* durant une certaine période, il écarte en partie certains des grands maîtres du siècle (le Père Brumoy, Jacques Delille et même un peu Pierre Letourneur), mais il permet de suivre le dossier traduction dans un secteur capital du renouveau culturel.

Le classement des textes fait songer à une anthologie des littératures étrangères modernes. Les domaines espagnol, italien, anglais, allemand, sont passés en revue dans cet ordre. On ne s'étonnera guère que les Anglais occupent environ la moitié du volume, alors que les cultures espagnole, italienne et allemande se partagent le reste. Dans la table des matières, la distribution des textes met encore en vedette les auteurs étrangers plutôt que leurs traducteurs, mentionnés entre parenthèses, ce qui reflète sans doute aussi une hiérarchie des valeurs toute historique. Le classement strictement chronologique des textes, à l'intérieur des quatre sections, ramène l'attention vers le développement de la culture en France dans son dialogue avec les autres cultures modernes, mais la subdivision en quatre sections nous interdit de bien voir dans quelle mesure le dix-huitième siècle français se montre cohérent face à la traduction. Devant un tel tableau des littératures étrangères, l'historien se demandera évidemment quelle est la place exacte des textes en question dans le panorama littéraire et culturel du XVIII^e siècle. En dehors des littératures 'occidentales' qui ont été retenues, d'autres cultures ont pu occuper une place relativement importante, tel l'Orient des *Mille et Une Nuits*.

À première vue, l'option délibérée pour les langues et cultures occidentales modernes semble aller de soi: c'est bien là le nouveau monde pour la France d'alors. Les extraits mêmes renvoient toutefois assez systématiquement au modèle des lettres anciennes. Dans la mesure où le XVIII^e siècle français se réclame sans cesse des Anciens en traitant des Modernes, il convient de mettre en garde contre l'anachronisme qui consisterait à projeter notre conception des cultures sur celle du XVIII^e siècle en traitant séparément les Modernes, et les genres modernes. L'interpénétration des mondes

et des genres (ceux des Anciens et des Modernes) par le biais de la traduction n'est à aucun moment niée dans le livre de Graeber, mais elle reste trop voilée. Il est vrai que l'entreprise visait un tout autre but, ce qui illustre bien à quel point les anthologies se mettent au service d'options historiographiques.

Les commentaires de l'éditeur, discrets mais indispensables, indiquent par ailleurs que la sélection proprement dite, c'est-à-dire à l'intérieur des textes, répond à une certaine grille. L'attention porte bel et bien sur les conflits entre le goût français et les variantes du 'goût étranger'. Ces conflits semblent évoluer selon une certaine logique, et rien ne la reflète mieux, à en croire Graeber, que le leitmotiv des Belles Infidèles, puis la libération progressive par rapport aux Belles Infidèles, bref, l'évolution vers une relative fidélité. Les commentaires de l'éditeur sur les multiples fragments abordent à peu près tous le double thème des stéréotypes nationaux et de la fidélité (ou du goût) en matière de traduction. Graeber se présente ici sans équivoque comme un disciple de Jürgen von Stackelberg, qui s'est efforcé de dessiner la périodisation des Belles Infidèles et des traductions indirectes ("aus zweiter Hand") (von Stackelberg 1984).⁴

La seconde anthologie partage avec la première le souci de la contextualisation ainsi qu'un effort d'historicisation impressionnant. Évitions toutefois de céder à la tentation d'une comparaison, les objectifs étant finalement très différents, ce qui n'importunera pas trop le spécialiste. Dans le livre de D'hulst, la part faite à la traduction en tant que telle, même en tant que discours et problématique *sui generis*, est centrale, au point même que les textes et auteurs traduits, ceux qui se trouvent à l'origine du recueil, sont à peine mentionnés. Il y a même lieu de se demander si le fait de concentrer l'analyse sur la traduction, alors qu'il s'agit d'œuvres de l'Antiquité, de la Bible, de la Renaissance, ne constitue pas une espèce d'anachronisme dans la mesure où le discours sur la traduction ne l'emporte pas toujours sur le culte d'un certain texte étranger et traduit. Bref, toute l'équivoque du discours traduit au sein d'une culture se reflète dans le livre, et il y a tout lieu de croire qu'il s'agit en l'occurrence d'une option délibérée. Le schéma du recueil range une trentaine de traducteurs, dont quelques anonymes, sous trois rubriques distinctes: "Parcours théoriques", "Rhétorique des préfaces" et "Stratégies de lecture". C'est dire que D'hulst s'efforce de situer le statut du discours sur la traduction dans l'ensemble des pratiques textuelles du XVIII^e siècle, qui ne sont par ailleurs pas nécessairement littéraires. S'agit-il d'un discours clairement conventionnel, ayant une place distincte parmi les genres de l'époque, ou s'agirait-il plutôt d'un discours soumis à d'autres catégories textuelles? La réponse est plutôt indirecte, comme le révèle - encore - le discours préfacier. Les deux livres indiquent ainsi, selon des voies très divergentes, que c'est souvent en passant que le discours du XVIII^e siècle français sur la traduction prend son essor. L'originalité de D'hulst consiste à creuser le langage sur la traduction dans ses expressions les mieux organisées (chez les Encyclopédistes, dans les traités de style) comme dans ses formulations plus discrètes.

La quête de la traduction fait donc redécouvrir quelques moments cruciaux de l'histoire de la culture française. Outre les authentiques spécialistes du XIX^e siècle, qui aurait entrevu la signification capitale des polémiques signées Paul-Louis Courier,

Désiré Nisard et Émile Littré? Les textes sans doute les plus éminemment révolutionnaires de l'époque romantique portent sur la traduction, voire sur la traduction des Grecs et des Latins. Le fait de l'avoir révélé n'est pas le moindre mérite du recueil, qui atteste de manière générale l'omniprésence - plutôt cachée, certes - de la question des traductions, et les subtiles ramifications entre des textes qui ne semblent avoir aucun lien entre eux, par le biais de l'écriture. Lieven D'hulst renonce à esquisser une évolution (périodisation) explicite, ce qui fait supposer que, pour lui, la question des Belles Infidèles ou d'une découverte progressive de la fidélité n'est nullement la voie royale des théories en question. Dans les extraits retenus comme dans les commentaires, il est sans cesse question du bien-écrire, du style, de la langue, des niveaux du discours, du conflit entre vers et prose, des genres, de la fonction des préfaces, de la position globale de la traduction, du rôle que jouent les Anciens par rapport aux Modernes.

C'est dire que d'énormes zones restent à explorer. L'attention accordée aux genres et aux différents types de discours ne rend pas tout à fait convaincante la division en trois sections des commentaires sur la traduction, les "stratégies de lecture" étant une catégorie mixte. La difficulté est sans doute liée de manière fondamentale au caractère non-codifié et erratique du discours sur la traduction, qui peut se présenter à tout moment et dans toutes sortes de circonstances, et qui est souvent plus important dans ses formules implicites que là où la théorie prend des allures académiques. Précisément, comme le montrent les livres de D'hulst et de Graeber, la recherche sur les conceptions théoriques de la traduction tend à mettre en évidence la multiplicité des formes et des conventions théoriques, puis à révéler les dessous de toute explication théorique au point de nous faire deviner et traquer⁵ un discours implicite sous-jacent.

Notes

- 1 L'embarras devant la question des traductions littéraires saute aux yeux chez Vinay et Darbelnet, Mounin, Nida, Ljudskanov, et elle laisse des traces jusque dans les travaux contemporains; le premier à départager de façon convaincante et quelque peu systématique les traductions 'littéraires' et la traduction en général - qu'on évitera de qualifier de 'technique' ici, par opposition à 'littéraire' - a sans doute été Jiri Lev .
2. Signalons à ce propos, à un tout autre niveau, les recherches du *Sonderforschungsbereich* de Göttingen sur le rôle culturel rempli par les anthologies (cf. Essmann et Frank 1991).
3. En bibliographe méticuleux, Wilhelm Graeber localise soigneusement les documents consultés dans le monde des bibliothèques, et il va jusqu'à situer les extraits (fragments) cités dans les volumes d'antan. Lieven D'hulst fournit de

précieux renseignements biographiques et, surtout, bibliographiques sur ce secteur si mal connu de la culture du XVIII^e siècle. Dans les deux cas, le lecteur a l'impression de voir uniquement le sommet de l'iceberg.

4. Graeber fait partie de l'équipe du *Sonderforschungsbereich* de Göttingen. C'est depuis une quinzaine d'années, d'autre part, que D'hulst collabore au projet "Littérature et traduction en France, 1800-1850" de la KU Leuven.
5. La question culturelle du discours implicite sur la traduction fait l'objet de travaux descriptifs et théoriques à Louvain (voir notamment Stefaan Wauters 1991).

Bibliographie

- Béreaud, J.-J.-A. 1971. "La traduction en France à l'époque romantique". *Comparative Literature Studies* 8. 224-244.
- Essmann, Helga et Armin Paul Frank. 1991. "Translation Anthologies: An Invitation to the Curious and a Case Study". *Target* 3:1. 65-90.
- Herman, Jan. 1989. *Le Mensonge romanesque: Paramètres pour l'étude du roman épistolaire en France*. Leuven-Amsterdam: Leuven University Press-Rodopi.
- Horguelin, Paul. 1981. *Anthologie de la manière de traduire. Domaine français*. Montréal: Linguatex.
- Huyssen, Andreas. 1969. *Die frühromantische Konzeption von Übersetzung und Aneignung: Studien zur frühromantischen Utopie einer Deutschen Weltliteratur*. Zürich: Atlantis. [Züricher Beiträge zur Deutschen Literatur- und Geistesgeschichte, 33.]
- Kelly, Louis G. 1979. *The True Interpreter: A History of Translation Theory and Practice in the West*. Oxford: Blackwell.
- Kelly, Raymond. 1957. *L'Évolution de la théorie de la traduction en France au XVIII^e siècle: Étude sur les idées esthétiques et littéraires dans leurs rapports avec l'anglomanie*. Lyon: Faculté des Lettres de l'Université de Lyon. [Thèse inédite.]
- Lambert, José. 1975. "La Traduction en France à l'époque romantique: À propos d'un article récent". *Revue de Littérature comparée* 49:3. 396-412.
- Lambert, José. 1981. "Théorie de la littérature et théorie de la traduction en France (1800-1850), interprétées à partir de la théorie du polysystème". *Poetics Today* 2:4. 161-170.
- Lev, Jiří. 1969. *Die literarische Übersetzung: Theorie einer Kunstgattung*. Frankfurt: Athenäum.
- Mounin, Georges, 1955. *Les Belles Infidèles*. Paris: Cahiers du Sud.
- Stackelberg, Jürgen von. 1984. *Übersetzungen ans zweiter Hand: Rezeptionsvorgänge in der europäischen Literatur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*. Berlin-New York: de Gruyter.

- Stackelberg, Jürgen von. 1971. "Das Ende der 'Belles Infidèles': Ein Beitrag zur französischen Übersetzungsgeschichte". K.-R. Bausch et H.-M. Gauger, éd. *Interlinguistica: Sprachvergleich und Übersetzung*. Festschrift zum 60. Geburtstag von Mario Wandruszka. Tübingen: Niemeyer, 1971. 583-596.
- Stackelberg, Jürgen von. 1984. *Übersetzungen aus zweiter Hand: Rezeptionsvorgänge in der europäischen Literatur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*. Berlin-New York: de Gruyter.
- Stackelberg, Jürgen von. 1988. "Blüte und Niedergang der 'Belles Infidèles'". Harald Kittel, éd. *Die literarische Übersetzung: Stand und Perspektiven ihrer Erforschung*. Berlin: Schmidt, 1988. 16-29.
- Steiner, T.R. 1975. *English Translation Theory, 1650-1800*. Assen-Amsterdam: Van Gorcum.
- Störig, Hans-Joachim, éd. 1963. *Das Problem des Übersetzens*. Stuttgart: Govers.
- Van Hoof, Henri. 1991. *Histoire de la traduction en Occident: France, Grande-Bretagne, Allemagne, Russie, Pays-Bas*. Paris-Louvain-la-Neuve: Duculot.
- Wauters, Stefaan. 1991. *Langue, littérature, traduction dans la France romantique: Le discours sur la traduction dans "L'Encyclopédie des gens du monde"*. Leuven: KU Leuven. [Mémoire de licence inédit.]
-

Source : *Target*, vol. 5, n° 1, 1993, p. 89-96.